

Cette femme a porté mon bébé»

Sarah, une Franco-Américaine, a eu recours à la gestation pour autrui aux Etats-Unis. Elle publie un livre avec celle qui lui a permis d'être mère.

Florence Deguen | 05 Févr. 2015, 07h54 | MAJ : 05 Févr. 2015, 08h08



Aimée (à gauche) vient d'accoucher d'Oscar. Sarah est à ses côtés. **(Jessica Breese.)**

Au parc, à Paris, quand elle papote après l'école et qu'une maman lui demande si elle a accouché aux Etats-Unis ou à l'Hôpital américain de Neuilly, Sarah Levine se raidit imperceptiblement. Et elle assume, avec son petit accent du Colorado qui fait que les autres se demandent une seconde s'ils ont bien entendu : « Je n'ai pas accouché.

» Elle sourit derrière ses lunettes un peu sévères d'ancienne « working girl » dans un labo pharmaceutique, regarde ses enfants, Oscar, 3 ans et demi, et Viviane, 18 mois, deux mômes rayonnants qui lui ressemblent énormément, et explique, consciente que les petits n'en perdent pas une miette.

« Je ne pouvais pas avoir d'enfant. Avec mon mari Eric, qui est français, on a essayé pendant des années et des années... Et puis, j'ai fini par apprendre que j'avais un cancer et on m'a retiré l'utérus. Mais j'ai eu de la chance parce que j'ai pu garder mes ovaires et que chez moi, aux Etats-Unis, la gestation pour autrui est autorisée, très encadrée. Ce n'est pas simple. Ce n'est pas banal. Mais c'est une option offerte aux couples infertiles. Alors, voilà, ils sont de moi, mais je ne les ai pas portés. » A 46 ans, cette femme érudite a décidé de sortir de l'anonymat, de ce mélange d'illégalité, d'opprobre, de honte, qui est associé à la GPA en [France](#). Et, fait unique, elle le fait avec Aimée, la femme qui a porté son premier bébé. Leur livre, « Lorsqu'on n'a que l'amour... » (Ed. Flammarion), paraît aujourd'hui en France et en français.

Une histoire qui relève du «happy end»

Dans ce silence régulièrement émaillé de polémiques qui a succédé aux Manifs pour tous, Sarah a envie de parler. De dire combien elle partage les soucis éthiques des Français, combien elle et Eric n'ont rien à voir avec ce couple qui a abandonné cet été leur jumeau trisomique porté par une Thaïlandaise. Combien Eric était contre, au début, avant de se laisser embarquer dans ce processus fou qui a ensoleillé leur vie.

« Il faut des gens pour se lever et parler. On ne peut pas laisser les Mennesson seuls contre tous (*NDLR : les parents de jumelles nées par GPA aux Etats-Unis qui se sont battus pendant quinze ans pour leur obtenir un état civil français*). Il y a des dérives, des femmes qui n'ont pas le choix et qui louent leur ventre pour manger... Mais la vérité, c'est que 90 % des GPA ont lieu en Amérique du Nord et que, dans l'immense majorité des cas, ça se passe comme pour nous. Le mieux possible. » Trop bien, rétorqueront les sceptiques. Il faut dire que l'histoire de Sarah, même avec ces années d'attente, ces fausses couches, ces fausses joies, relève du « happy end ». Elle n'a même pas rencontré Aimée par une agence spécialisée. C'est sa belle-sœur américaine, Jessica, qui la lui a présentée.

Une grossesse à distance, vécue par téléphone et par courriel

« C'était vraiment rassurant parce qu'elle n'était pas totalement inconnue, c'était une collègue de Jessica, elle avait déjà deux enfants, aucun problème financier et surtout elle était... sage-femme. » Donc totalement consciente des risques. Une femme d'une grande pudeur qui avait tellement côtoyé les joies de la maternité qu'il lui semblait naturel de combler le vide abyssal d'une femme qui en était privée. Il y a certes eu -- à l'américaine -- avocats, contrats, assurances vie et un transfert de 30 000 \$ sur le compte des enfants d'Aimée. Une grossesse à distance aussi, vécue par téléphone et par courriel, puisque Sarah a attendu neuf mois à Paris, prenant des cachets pour pouvoir allaiter elle-même le bébé. Cependant, les photos de la naissance d'Oscar montrent indubitablement une réelle osmose entre les deux femmes. « Notre accord tout entier a reposé sur un profond sentiment d'harmonie. Nous avons pu compter l'une sur l'autre, c'est un grand bonheur », écrit la sage-femme. « Même le vocabulaire américain remet les choses à leur place, poursuit Sarah. « En anglais, il y a la *gestationnal carrier*, la porteuse de grossesse. Et l' *intended mother*, la mère d'intention. Aux Etats-Unis, il n'y a pas de mère porteuse ; la seule mère, c'est moi. » Pas de confusion, pas de regrets, pas de pépins. Une « odyssée » humaine contractuelle, dans une relative indifférence américaine, où la GPA n'est même pas associée aux couples homosexuels.

Dix mois après la naissance d'Oscar, c'est d'ailleurs Jessica, la belle-sœur, qui s'est proposée pour porter le second enfant du couple. Une histoire différente, plus familiale, que Sarah

écrivra peut-être un jour... En attendant, elle est mère. Deux fois. De deux enfants qui n'ont pas de passeport français. « Egoïste, narcissique, exploiteuse ? Personne ne choisit d'avoir un enfant par ces voies détournées, et nous ne l'avons pas fait à n'importe quel prix. » Dans son salon rempli de livres et de jouets, où trône au milieu la tour Eiffel en Lego d'Oscar, elle ose enfin le mot. « C'était *beau*. »

« *Lorsqu'on n'a que l'amour...* », Sarah Levine & Aimée Melton, Ed. Flammarion, 19 €.